

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE

LE REVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XIII

MONTREAL, 23 OCTOBRE 1900

No 270

SOMMAIRE

L'Hon. M. Tarte, *Vieux Rouge* — Opérations inventoriales, *Libéral* — Toujours la même chose, *Electeur* — Incroyable, *Rigolo* — La Colonne Nelson, *Canadien Français* — A l'Assaut des Crucifiées, *Myriam Harry* — Le Régiment qui Passe, *Jean Lorrain* — L'enfant Prodige, *Raoul Ponchon* — Pour vous, mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le REVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année,

L'HON. M. TARTE

Aux Electeurs de la division de Sainte-Marie.

Il y a quelques jours, M. Tarte s'est fait présenter à vous par une poignée de meneurs et d'intrigants à sa solde. La petite comédie était étudiée et préparée depuis longtemps. Il s'agissait cependant, pour le ministre des travaux publics, de paraître lâcher à regret le comté de Saint-Jean-Iberville, d'avoir l'air de faire une grande faveur aux gens de Sainte-Marie. L'affaire n'a pas trop mal réussi.

Les gens de Saint-Jean-Iberville ont d'autant mieux joué leur rôle qu'ils étaient profondément heureux de reprendre à cet aventurier leur mandat pour le confier, cette fois, à un libéral franc et sans dol. Ils ont donc donné congé avec la plus parfaite unanimité à leur ex-député, lui souhaitant sans doute, *in petto*, d'aller se faire pendre ailleurs.

Et il est venu ici, parmi vous, gens de Sainte-Marie. C'était le deuxième acte de

la comédie. Il s'est joué sous une immense tente, sur une scène très bien décorée — avec l'argent de qui ? — et en face d'un auditoire très nombreux et, vous le savez, fort peu enthousiaste.

J. I. Tarte a fait un long discours ; il a beaucoup parlé de lui-même, il a eu peine à se rappeler qu'il existe quelque part un homme qui s'appelle Wilfrid Laurier et il n'a pas craint de dire qu'il allait rendre à Montréal le grand honneur et le grand service d'être représenté dans le gouvernement du Canada.

Oui, sans Israel Tarte, la métropole du Canada, le centre de l'activité commerciale et industrielle, le port qui fournit le plus gros revenu au Trésor, tout cela ne compterait pour rien, n'aurait pas droit de représentation dans le cabinet ; serait sur le même pied que Saint-Tite-des-Caps ou Sault-au-Cochon.

Tous les citoyens éminents, importants, riches en argent et en idées que Montréal renferme, n'auraient pu fournir un ministre à l'honorable M. Laurier. Il a fallu importer Israel Tarte, l'arracher à Saint-Jean-Iberville Et si Saint-Jean-Iberville n'avait pas voulu nous le céder, Montréal restait sans représentant dans le cabinet, et la division de Sainte-Marie en était réduite, comme de coutume, à se contenter d'un mandataire honnête mais obscur . . .

N'est-ce pas que nous devons voir là le doigt de la Providence ? Seulement, laissée à elle-même, cette division n'aurait pas réussi à aplanir les immenses obstacles qu'il y avait entre le désir et la réussite. Mais Tarte et ses tireurs de ficelle ont bien voulu condescendre à aider cette brave Providence. Aussi le doute n'a-t-il pu durer longtemps devant une telle coalition.

J. I. Tarte est donc candidat à Sainte-Marie : candidat libéral et ouvrier.

De qui tient-il ce droit de se dire "libéral et ouvrier" ? Du droit qu'il a possédé de tout temps de prendre son bien là où il le trouve. Entré dans le cabinet Laurier en se déclarant conservateur, il y est resté en dépit des vrais libéraux ; depuis une dizaine de mois on le voit avec le panache libéral et aujourd'hui il est, en plus "ouvrier." Toutes ces métamorphoses qui ne lui coûtent rien, seront suivies d'autres indéfiniment. S'il y avait, pour la forme, des prohibitionnistes ou des patrons de l'industrie dans Sainte-Marie, Israel Tarte allongerait ses titres, voilà tout.

J. I. Tarte a besoin de représenter une division de l'île de Montréal. Son but est clair, bien arrêté et bien dangereux. Il veut priver M. Préfontaine d'un portefeuille. Vous remarquerez ceci : Tarte n'a décidé définitivement de se présenter dans Sainte-Marie que le jour où M. Préfontaine eut bien clairement donné à entendre qu'il restait dans Maisonneuve.

J. I. Tarte réussissait donc. Montréal ne pouvait avoir deux ministres de langue française dans le cabinet fédéral — ce serait donc lui qui aurait le portefeuille, et à l'eau, Préfontaine ! qui est pourtant notre compatriote le plus aimé et le plus brillant de la métropole.

M. Préfontaine, qui est aussi l'un des Cadadiens les plus vigilants, vient de jouer à Israel Tarte le vilain tour d'accepter la candidature dans Terrebonne. De sorte que boss Tarte se trouve avoir manqué une grosse partie de sa manigance. Reste l'autre : son élection dans Sainte-Marie. Cela dépend de vous.

Nous venons de vous expliquer les raisons intimes qui ont poussé Tarte du côté de Sainte-Marie ; nous allons main-

tenant esquisser à grands traits la carrière de l'homme. Elle l'a été souvent, mais il n'est pas superflu de refaire cette besogne, sans animosité, sans esprit d'injustice, rien que dans un but d'utilité publique.

Autrefois, il y a près d'un quart de siècle, et alors que le gouvernement de Mackenzie était au pouvoir, le propriétaire du *Canadien*—publié à Québec—eut besoin d'un écrivain pour mener une campagne infernale contre ce gouvernement.

Personne à Québec ne voulut accepter la tâche dans les conditions où on la voulait : personne à Montréal, non plus. En cherchant dans les coins et recoins, on découvrit à Saint-Lin un homme qui avait déjà donné des preuves de son savoir-faire. Tarte fut donc importé à Québec.

Il s'essaya d'abord la main contre M. Cauchon — son parent — dont tout le tort consistait à avoir déserté les rangs conservateurs pour donner *fair play* à la nouvelle administration libérale.

Puis il inventa l'infamie et l'influence induc ; c'est-à-dire qu'il amena une partie du clergé contre le parti libéral, et son premier succès fut de faire battre M. Pierre A. Tremblay, l'un de nos plus vaillants champions, par sir Hector Langevin.

Mis en goût par cette réussite, il prépara et amena la défaite de Wilfrid Laurier dans Drummond-Arthabaska, enrayant ainsi à ses débuts une carrière qui devait être si précieuse pour les libéraux.

A-sez longtemps après une ridicule tentative de se faire élire à Québec-Contre, notre homme se fait choisir à Bonaventure. C'est le point de départ d'une série de trahisons et de méfaits. Il lâcha Chapleau lors de la vente du chemin de fer du Nord, pour des raisons qui ne sont pas d'ordre public ; il lui revint grâce aux savants arguments employés par L. A.

Senécal. Entre temps, il tripota au conseil de ville de Québec. Le jour de la pendaison de Riel, il se joint au parti national ; quelques semaines plus tard, il tire à boulets rouges sur ce parti.

Plus tard, Tarte n'ayant pu obtenir de sir Hector Langevin que ce dernier lui achète les papiers qu'il possédait au sujet de McGreevy, il se fit élire comme conservateur dans Montmorency, puis dans l'Islet et monta à Ottawa, appuyé en cachette par Chapleau qui voulait la ruine de Langevin. Mais, un jour, voyant les chances du parti libéral grandir, il passa dans le camp de Laurier et intrigua de façon à arriver au poste de meneur en chef. Après la victoire du 23 juin 1896, il s'imposa comme ministre et il n'a depuis ce temps-là cessé de faire la guerre aux vrais libéraux.

S'il avait cru que le parti libéral fut le moins en danger à cette élection-ci, soyez certains qu'il aurait trouvé un moyen de lâcher M. Laurier et de lui faire le plus grand mal. Il n'y a pas encore bien longtemps, ne complotait-il pas secrètement avec M. Chapleau ? Que signifiait cela ?

Allez-vous, électeurs libéraux de Sainte-Marie, élire un homme qui, au premier signe de baisse dans le parti, se tournera et usera contre lui les moyens que lui aura fourni le haut poste occupé par lui ?

VIEUX-ROUGE.

LE SALUT ETAIT LA.

Combien succombent à une inflammation de poumons qui auraient trouvé le salut dans le BAUME RHUMAL pris en temps 110

Abonnez-vous au REVEIL.

Operations Inventoriales

VIII

Nous renonçons à la tâche d'énumérer dans cette série d'articles — d'ici au grand jour du vote tous les crimes de lèse-libéralisme commis par le gouvernement Laurier depuis 1896. Cependant il en est deux que nous ne saurions laisser de côté, deux qui nous font vraiment croire que ce gouvernement s'est appliqué avec un plaisir vraiment savant à faire exactement le contraire de ce que prescrit le code libéral.

Tout le monde sait qu'il est d'essence libérale d'accorder la plus entière liberté à la presse. Pour cette liberté se sont livrés les plus grands combats dans tous les pays où il y a de vrais libéraux. On a d'ailleurs dit, avec beaucoup de raison, que le degré plus ou moins large de liberté accordé à la presse indique le degré plus ou moins fort de liberté générale dont jouit un pays.

Plus un pays est rétrograde, plus il est fermé au libre jeu des libertés constitutionnelles, plus on voit se multiplier les entraves pour les journaux.

Au Canada, des législateurs — qui n'ont pas pu baillonner directement les organes publics — ont su rédiger des lois sur le libelle qui mettent ces organes dans la position la plus pénible.

C'est le déni de justice habilement déguisé.

Le gouvernement Laurier a découvert et mis en jeu un autre genre d'étouffoir : le timbre postal.

Il a chargé d'un impôt un article d'utilité publique, un instrument d'éducation et d'instruction populaire.

Et à quelle époque ? Au moment où nos journaux luttent pour tenir tête à l'en-

vahissement du territoire par les journaux américains qui, puissamment aidés par l'annonce, peuvent offrir beaucoup et coûter peu.

On a ainsi livré à la concurrence impitoyable d'un article étranger l'article canadien. Double faute : la première parce que c'était une atteinte au principe du libre-échange qui est un dogme libéral ; la deuxième parce que c'est une attaque contre la dissémination de la pensée qui en est un autre.

Le coup était d'autant plus traître que les éditeurs canadiens ne pouvaient augmenter le prix de l'abonnement ou d'achat au numéro. Notre population paiera au besoin dix sous pour un verre de bière, mais les journaux se vendent plus cher ; il n'y faut pas penser.

Restait une autre alternative : faire des journaux moins dispendieux, c'est-à-dire rogner sur la qualité et la quantité.

Est-ce bien là une politique bien libérale que de forcer les éditeurs à produire de l'inférieur ? Et qui en serait la victime, sinon le public.

Et comme un malheur est toujours suivi d'un autre, le prix du papier a augmenté.

Nous le demandons donc aux vrais libéraux : le gouvernement Laurier s'est-il montré bien fidèle aux principes qui lui ont valu son existence, quand il a placé un impôt sur les journaux.

*
* *

Il est également d'essence libérale de ne pas nommer à un emploi public un député au cours de la durée de son mandat. Il peut se présenter des cas où la chose est nécessaire, souhaitable même, mais cela c'est l'exception.

Or, le gouvernement Laurier a extrait par douzaines des députés des Communes pour les faire juges ou fonctionnaires — des députés jeunes encore, pour la plupart.

Il a dépassé de beaucoup ce qu'avaient faits les conservateurs dans le genre. Et il a ainsi battu

en brèche une prescription du système de gouvernement responsable, floué l'électorat, commis une faute reprochée aux adversaires et imposé au pays des frais d'élection évitables

LIBÉRAL

Toujours la meme chose

C'est surtout en ce moment qu'on peut dire avec beaucoup de raison et d'à propos que les journaux quotidiens n'ont rien appris et rien désappris.

La lutte électorale de 1900 les retrouve tels qu'ils étaient il y a cinquante ans. Toujours les mêmes tactiques, toujours les mêmes clichés.

Jamais un organe bleu qui se respecte et a des principes consentira à admettre qu'une assemblée rouge était nombreuse, qu'il y avait de l'enthousiasme, que quelques orateurs ont été éloquentes. Il en sera de même de tout organe rouge à l'endroit d'un meeting bleu.

Si la gazette rouge dit qu'il y avait 5,000 personnes à telle réunion, la gazette bleue croira se ruiner en prodigalités si elle en concède 500. Et *vice versa*.

Il n'y a certainement pas de manière plus directe de dire à ses lecteurs : Vous êtes des imbéciles. Vous avez assisté à telle assemblée, vous savez par conséquent qu'il y avait 1200 personnes, de l'entraîn chez les orateurs, de l'enthousiasme dans l'auditoire, eh bien, moi, l'organe rouge ou bleu, je publie qu'il y avait 300 personnes — selon le besoin — que les orateurs avaient l'air gelé et que le public n'a cessé de les interrompre et de les désapprouver de toutes façons.

Je me suis demandé à quoi pouvait servir ce système souverainement ridicule de vouloir mettre un bœuf là où il n'y avait qu'un œuf, ou l'inverse.

Notre population est déjà assez abruti par les articles de haute rédaction, par les chefs-d'œuvre de traduction et de reportage, sans vous esquinter à le traiter coralièrement comme un imbécile ou comme un petit enfant.

La grande presse anglaise nous donne une magistrale leçon sous ce rapport.

Elle donne à ses comptes rendus un cachet de sincérité et d'impartialité qui l'honore et ne lèse en rien les intérêts des partis politiques.

Pourquoi nos journaux n'en feraient-ils pas autant, quand même ce ne serait qu'au nom du bon sens ?

ELECTEUR.

PRENDRE SES PRECAUTIONS.

Un mal de gorge, si léger qu'il soit, peut dégénérer en bronchite s'il n'est soigné avec le BAUME RHUMAL. 109

INEFFABLE

Ce qui suit a été imprimé en toutes lettres dans le *Soleil* et reproduit par le *Journal*. Nous ne voulons pas priver nos lecteurs de cette perle.

M. Auguste Dupuis, un des représentants du Canada à l'Exposition de Paris, écrit au *Soleil* :

"Mlle Barry (Françoise) est allée à Saint-Malo. Mlle Eva LeBoutillier l'accompagne. Elles ont eu un congé de quatre jours. C'est bien la peine ! Les jours ont raccourci et il pleut souvent, les quatre jours n'en valent pas deux ; mais ils seront si bien employés en études et en observations régulièrement notées qu'ils en vaudront bien quinze pour le pays qu'elles représentent.

On a été enchanté de voir ces jeunes Canadiennes visiter le pays de leurs ancêtres. Le maire Boisvain m'a écrit qu'il était au grand Hôtel, lorsque Mlle Barry a enregistré son nom "Françoise," et qu'il fut pris d'une bien vive émotion du retour de la belle Françoise sur le sol de la Normandie ; tous les Normands réunis chantaient : "C'est la belle Françoise, long gai, c'est la belle Françoise qui veut se marier," etc., etc. Mlle Barry leur dit en parlant : Françoise n'est pas mon nom, je ne veux pas me marier.

"Ceci n'arrêta pas le plus beau garçon de la ville, qui à tue-tête entonna "Adieu, belle Françoise, long gai, je vous épouserai, ma lurou lurette," etc., etc.

RIGOLO.

Faites adonner vos amis au REVEIL

LA COLONNE NELSON.

Tardival donne l'appréciation suivante de la démonstration autour du monument Nelson :

Sur la place Jacques-Cartier, à Montréal, dans un quartier essentiellement français, s'élève un vieux monument en l'honneur de Nelson, le vainqueur de Trafalgar.

Cette colonne tombait en ruines, et on aurait bien pu laisser faire la nature ; car Nelson, s'il fut un grand capitaine, fut aussi un triste individu, de mœurs déplorables.

Sans doute, les Canadiens-français ne sont guère des admirateurs de Napoléon ; mais la bataille de Trafalgar fut une humiliation pour la France, et l'on ne saisit pas bien l'à-propos de perpétuer le souvenir de cet événement par un monument érigé dans un quartier français de la ville de Montréal.

Passé encore si le monument Nelson se trouvait dans le quartier anglais.

Sur la place Jacques-Cartier, c'est un contre-sens ; à moins que ce ne soit une insulte voulue aux sentiments français de la population de Montréal.

Toujours est-il que le vent étant aux aplatissements, la société numismatique de Montréal a cru devoir faire du zèle britannique en prenant l'initiative de la restauration du monument Nelson.

Le dévoilement de la colonne restaurée a eu lieu samedi dernier, anniversaire de la bataille de Trafalgar, sous les auspices de la société numismatique.

C'est lord Strathcona qui a dévoilé ce monument qui rappelle les guerres d'autrefois entre les deux principales races qui habitent le Canada.

On parle sans cesse de paix, d'union entre les deux races, et l'on ne perd jamais une occasion de rappeler les luttes passées et les triomphes des Anglais sur les Français.

Nous voyons, par le compte rendu de la *Presse*, qu'un certain nombre de Canadiens français ont pris part à cette manifestation en l'honneur d'un ennemi de la France, doublé d'un libertain notoire.

Il y a des gens qui ont de singulières idées sur les devoirs que la loyauté envers la couronne anglaise impose aux Canadiens-français. Ils semblent croire que le premier de ces devoirs est de courber sans cesse l'échine et de commettre des bassesses.

Tardival n'est pas encore rendu à un haut degré de modernisme, car il saurait que les senti-

ments qu'il préconise tendent à disparaître parmi les hommes qui ont appris, par une dure expérience de la vie, qu'il vaut mieux se conduire en voisins de commerce agréable avec les anglais, que de les regarder en chiens de faïence.

Laissez cette besogne de sentimentalité aux jeunes, M. Tardival, et devenez pratique.

CANADIEN FRANÇAIS.

SIMPLES QUESTIONS.

D'où vient la consommation ? D'un rhume négligé ; d'où vient la guérison ? Du BAUME RHUMAL.

108

A l'assaut des Crucifiées

Un coup de sifflet strident, suivi d'un trille de sons semblables. Le navire stoppa. Deux matelots firent basculer une planche appuyée sur la lisse du bastingage. Sous les plis d'un drapeau aux couleurs françaises, glissa une gaine de toile, une gaine longue et étroite qui s'enfonça perpendiculairement dans les flots.

Enfin un bruit de ferrailles s'élève des profondeurs : le cadavre a touché le fond, le mort a connu l'inconnu.

Le paquebot poursuit sa fuite ; l'équipage se disperse, les étoiles expirent.

Un groupe de passagers s'installe à l'arrière, sous le fanal. Des uniformes kakis voisinent avec les vêtements blancs des coloniaux. Ce sont presque tous des hommes au grand corps momifié, à la figure énergique et hâve, et dont les yeux creusés reflètent encore la stupeur d'avoir bravé le destin.

Ils reviennent de Chine. Quelques-uns ont été blessés sur les champs de bataille, d'autres vaincus par la maladie ou brisés par le deuil ; beaucoup meurent avant de revoir leur pays.

Pensifs, ils regardent l'hélice inscrire en lumière dans le tableau noir de l'Océan le chemin parcouru depuis la dernière tombe.

—La cinquième immersion depuis Takou, et nous avons encore sept mille nœuds à filer, dit un officier.

—Oui : mais cette campagne est clémentine,

comparée à celle du Tonkin. Alors nous avions laissé tant de cadavres entre Saïgon et Colombo, qu'il n'y avait plus ni gaines, ni boulets pour ceux qui dépassaient les tropiques. On les couvait dans des sacs de vieille toile et on leur mettait aux pieds des tronçons de chaîne. Et je me souviens encore d'un caporal, un véritable hercule, qui avait résisté à tous les fers et toutes les fièvres de la Cochiuchine et qui s'en venait mourir bêtement sur les planches qui le rapatriaient, presque en vue de la France. Nous le jetâmes par-dessus bord, un jour de tourmente effroyable : mais un mouvement de roulis le relança contre le bossoir, où il resta agrippé. Enfin la toile se déchirant, une lame le balaya au large, puis nous le rejeta sur le faux-pont, les bras en avant et les yeux grands ouverts, et si terrible à voir que nous crûmes tous qu'il avait encore une fois intimidé la mort. Il fallut lui faire un nouveau sac ; mais cette fois-ci on prit la voile et les poids doubles, et l'on attendit une accalmie pour le regarder entrer debout dans les ténèbres.

—Moi, dit un lieutenant de vaisseau ravagé par la dysenterie, moi qui ai navigué toute ma vie, j'ai peur de cette vaste tombe flottante, J'aimerais être étendu à l'étroit dans de la terre stable ; et maintenant que je me sens perdu, je préférerais être resté en Chine pour m'y endormir dans les rizières au chant des cigales.

—Pas moi, répliqua un capitaine de l'infanterie de marine. Ici, au moins, on repose tranquille, tandis que là-bas, on ne sait pas... Ainsi, durant le bombardement de Tien-Tsin, il nous a fallu garder à main armée le cimetière et mettre des explosifs dans les cercueils. Le Tao-Taï avait promis un taël par tête de soldat et le double pour chaque galon. Alors ces chiens de Chinois rampaient autour des sépulcres et flairaient les nouveaux morts. Ils éventraient les bières et emportaient la tête et les bras, non par cruauté, mais par amour du lucre, car les manches à galons révélaient le grade du décapité. Et tenez, ce pauvre Clarence, nous l'avions pourtant couché, à côté d'une bombe : eh bien, quelques jours après, il fut trouvé entièrement dépecé. Dame ! il avait quatre galons d'or. Il lui avaient arraché

en plus le cœur....

Décidément, il ne devait pas connaître la paix, celui-là, ni pendant la vie, ni après ; peut-être aussi était-ce là un châtement. Vous ne connaissez pas son histoire ? Eh bien, je vais vous la dire, telle que je la sais, car si j'ai aujourd'hui un lingot de plomb dans le ventre, qui se met à danser la gigue chaque fois que j'éternue, c'est bien à cette histoire du commandant Clarence que je le dois.

C'était un homme singulier. Grand, beau, martial quand il commandait ses troupes ou galopait sur sa jument arabe, il perdait son altière assurance dès que ses bottes touchaient terre. Sa haute taille semblait se replier sous une pesée invisible : et, enthousiaste devant l'aventure, il devenait contraint et renfrogné entre quatre murs qui tenaient bon. Il avait des yeux d'un gris étrange, perçants et hardis quand ils mesuraient les lointains ; mais dès qu'il se sentait envisagé, il rentrait le cou entre les épaules et clignotait comme un hibou au soleil. Peut-être aussi l'avait-il trop regardé, le soleil, car il s'était battu un peu sous tous les ciels de feu, sur toutes les terres de fièvre, dans l'incendie permanent de l'air, où tout s'embrase, le sable et le sang. Et l'on prétendait qu'il avait furieusement mordu à toutes les émisses de l'amour et de la perdition, si bien qu'un jour, enrodé de chair et d'âme, il dut s'embarquer pour la France. Mais quelques années plus tard on le revit au Sénégal, marié à une jeune femme blonde et si angéliquement belle, que l'on pouvait bien le croire guéri de toutes les diableries. Pourtant l'ange demanda le divorce. On ne connut jamais exactement les raisons ; mais, au mess, on hasardait une histoire de moricaude qu'il avait imposée dans son ménage. Depuis, personne ne savait rien de Mme Clarence : lui-même ignorait tout peut-être, mais quand il voyait une Européenne, il plongeait de la tête comme un canard, et souvent il abattait d'un coup de feu une des prostituées chinoises qui rôdaient autour de ses hommes, la nuit.

A ce moment, les Boxers étaient délogés de Tien-Tsin, mais on signalait sur les rives du Paï-Ho une nouvelle bande d'insurgés, disciplinés et

vallants, et dont le chef était féroce pour sa férocité.

Clarence et moi emmenions une centaine d'hommes pour les reconnaître. Durant plusieurs jours nous ne découvrîmes de ces rebelles d'autres traces que des villages pillés et des fourrés de cannes à sucre incendiés. Parfois aussi nous renoutrions des têtes humaines enfermées dans de jolies cages d'oiseaux et suspendues aux bambous ; des flûtes de roseaux étaient insérées dans leurs bouches saignantes, et, quand le vent agitait les branches, les morts sifflaient, et notre peau se plissait sus nos os comme du papier de riz.

Nous voulions déjà rétrograder, lorsque nous vîmes arriver à travers la rizière des pauvres diables qui se jetaient à nos pieds en traçant des croix dans la boue.

C'étaient des Chinois chrétiens échappés du boung de Y..., sur le Paï-Ho, dont la bande en question s'était emparé. Elle avait incendié le village, supplicié tous les catholiques—ils étaient nombreux—brûlé l'église et pris d'assaut le couvent des religieuses, dont elle avait fait son quartier général.

Lorsque le commandant Clarence entendit qu'il s'agissait de sœurs françaises capturées par des bandits, il se démena comme un fou. Son cou rentra et sortait entre ses épaules, et ses paupières clignotaient comme si elles devaient battre la charge sur le tambour du soleil. Puis, soudain belliqueux, il éperonna sa jument et sabra l'air de son épée : on eût dit qu'il faisait une récolte de têtes de maïs. Je le crus frappé d'insolation, car je soupçonnais peu l'influence du mot de religieuse sur ce damné païen.

Il se calma pourtant.

—Il faut les délivrer immédiatement, me dit-il.

Je réfléchissais. Nous avions peu de munitions, beaucoup de traînants, et aucune batterie. Les rebelles devaient être en nombre considérable. Peut-être aussi était-ce là un gué-apens d'où nous ne sortirions plus ni morts, ni vivants, et je me souciais peu de siffler ma propre élégie, pendu au rameau d'un saule. Mais Clarence s'emporta, si bien que moi et mes hommes nous le suivîmes.

Les pauvres gens ne nous avaient pas menti. Nous trouvâmes d'abord un campement délaissé ; puis, en nous approchant du bourg, nous trébuchions à des excroissances singulières que nous croyons d'abord être des boulets, mais qui étaient les têtes noircies des habitants catholiques, enterrés vifs et debout jusqu'aux épaules dans la route même.

Nos soldats se cachaient derrière un rideau d'arbres. Clarence et moi rôdions toute la nuit autour du couvent, et à chaque gémissement qui sortait de l'intérieur, le commandant sursautait comme une fille.

Le cloître était un bâtiment à deux étages, transformé en places fortifiée. Quelques vieux canons braquaient leur gueule par-dessus le toit ; et, dans les embrasures des fenêtres et des galeries, des aciers luisaient. De trois côtés, les bandits avaient creusé de larges fossés, alimentés par les flots rapides du Paï-Ho. Le quatrième côté—la façade du couvent—était défendu par une palissade de bambous, durcie au feu et dardée de pointes et plus résistable qu'un mur.

C'est par là qu'à l'aube, nous ouvrim l'attaque.

La batterie des ennemis s'alluma aussitôt, mais nous avançâmes hardiment, car leurs pièces pointaient si mal, que les boulets s'enfonçaient dans la terre avant de rebondir vers nous. Alors eux aussi eurent recours à la fusillade ; et c'étaient, en un clin d'œil, des milliers de singes courant sur le toit et sur la véranda, appendus aux rebords des fenêtres, accroupis dans les gouttières, chargeant avec les pieds et tirant avec les mains, et se faisant tuer à plaisir.

Mais dans nos rangs aussi les balles grêlaient ; il fallait brusquer l'attaque. En avant ! Aussitôt les Chinois cessent leur mousqueterie, et un grand gaillard, le chef sans doute, agite une bannière blanche. On arrête pour délibérer. Tous les bandits disparaissent. Nous attendons la reddition du couvent.

Subitement un cri d'horreur échappe à chacun de nous. Je frémis jusqu'à la plante des pieds. Les crosses de mes hommes claquent contre leur ceinturon. Ah ! les monstres ! les monstres !

Et nous vîmes, jalonnées tout le long de la façade, des croix, de grandes croix exhaussées, en forme d'A. Et sur ces croix de bambous flexibles, qui se cerçaient au soleil levant, des femmes et des fillettes étoient attachées nues, et les jambes écartées.

Têtes baissées, yeux clos et la pudeur mettant de grosses plaques rouges sur leurs faces de cire, devant tous ces regards !

Afin d'outaager leur Dieu avec elles, les bandits les avaient ceintes de rosaires, le crucifix pendant sur leurs ventres ; et à leurs pieds s'alignait une herse de lances, portées par des hommes invisibles derrière la palissade, de sorte qu'à notre premier mouvement en avant, les saintes auraient été éventrées.

Les faces jaunes ricanent au ras des fenêtres, leur fusil pointé entre les épaules des croix.

Soudain, un hurlement effroyable m'épouvante.

C'est Clarence, debout dans ses étriers, les narines écarquillées, les yeux hors des orbites, qui hurle, hurle, qui regarde et hurle.

Les Chinois cessent de ricaner. Un frisson fléchit les croix de bambou ; les femmes lèvent la tête et j'en vois une au milieu de la façade, là où le bandit avait agité la banuière, qui a ouvert les yeux et qui regarde Clarence. Elle est si blanche, si blonde, si angéliquement belle que je m'étonne de ne l'avoir pas remarquée plus tôt. Et elle regarde Clarence et Clarence la regarde et hurle.

Puis, arrachant notre pavillon au porte-drapeau, il se rue contre l'enceinte, se cramponne à l'un des piquants, et, sur la femme nue, de toute sa force, il lance l'étendard. Cette robe aux trois couleurs l'enveloppe un instant, puis retombe, déchiquetée par les lances d'un bas. Au même moment Clarence retire de la palissade son bras coupé au poignet.

Mais refusant tout pansement, il descend de cheval, s'agenouille à terre et agitant son moignon, il crie :

— Hélène, Hélène, me pardonnes-tu ?

La croix tressaille et plie comme pour lui tendre les bras.

Lui, reste à genoux, la face illuminée :

— Hélène, Hélène, ma femme devant Dieu, me pardonnes-tu ?

Et la crucifiée répond :

— Je t'ai pardonné depuis longtemps.

Une lance de Chinois lui érafle la jambe, le sang jaillit, et elle supplie :

— Raymond, tue-moi !

Il épaula avec son bras sans main :

— Hélène, nous sommes unis dans la mort !

Il appuie sur la gâchette : la croix s'effondre.

— A l'assaut ! A l'assaut !

A charge de baïonnettes nous emportons la palissade.

Clarence entre le premier, je le vois encore lutter corps à corps avec le grand gaillard de la banuière ; puis une balle m'atteint. Nos soldats prennent le couvent ; les rebelles jettent leurs armes ; les chrétiennes sont sauvées.

On trouva le commandant Clarence mort sur le cadavre de sa femme. On les enterra côte à côte ; mais je vous ai dit comment, avec ces hyènes de Chinois, ils ne devaient pas rester unis, même dans la tombe.

MYRIAM HARRY.

CUEILLI DANS UN GRAND QUOTIDIEN.

Cette restitution fait beaucoup d'honneur à celui qui l'a faite ; l'épicier, qui en a été la victime, il est inutile de le dire, pardonne de tout son cœur à la personne qui lui a fait ce détournement et dont, du reste, il ignore le nom.

Le Regiment Qui Passe

Ce matin, la petite ville s'est éveillée dans une rumeur ; deux escadrons de cavalerie, retour des grandes manœuvres, y sont arrivés dès l'aube, presque en même temps que les chevriers de la montagne et les paysannes de la vallée avec leurs bourricots chargés de fagotins et de bouteilles de lait ; depuis la veille les employés de la Mairie libellaient des billets de logements, et c'était vers le cabinet du maire des allées et venues de bons bourgeois processionnant pour obtenir un militaire, tous les hôtels sont pleins en ce moment à Astéles-Eaux, et dans les Pyrénées

on est encore assez nationaliste pour se préoccuper du bien-être à l'étape du soldat et de l'officier.

Ils sont donc arrivés au petit jour et assez frais, ayant chevauché toute la nuit. Les bêtes une fois à l'écurie, les hommes à l'astiquage du harnachement et du fournement, les officiers ont déployé les tubes de caoutchouc, et maintenant sauglés dans le dolman bleu ciel, pantalonnés de coutil blanc, la molette des éperons brillante, brillante la pointe des moustaches floconneuses ou effilées, ils font les cent pas sous les platanes du Cours. Une foule curieuse s'y entasse, échouée là sur les bancs, toute une population en veste de cadri et en grand béret sombre sortie plus tôt de l'atelier pour voir de près les militaires... ; et les grisettes de se pousser du coude et de rire aux éclats (le rire effrontés, parlé et forcé des filles qu'on chatouille), quand, sur la large chaussée du mail, leur promenade par groupes de trois ou quatre apprenties délurées croisent et dévisagent un dolman couleur ciel. On a le sang chaud dans le Midi, la nature prompte à rire ; et depuis six heures, c'est dans la petite ville émoustillée un air de fête, une odeur d'émeute et dans tous les yeux du désir et de la joie qui font aux femmes des regards plus vifs et les joues plus roses.

Dès six heures, les servantes, si lentes à se décider à se trainer au marché, étaient accortées sur tous les seuils, l'anse du panier au bras et pimpantes comme pour la danse, toutes les boutiques sur le bas de leur porte, il y a parfois de si jolis ordonnances ! Et puis l'on peut honorer. Causer du village et des parents ensemble, M. le curé ne le défend pas. Mieux, des devotes du haut quartier, des chattemites du clan des dames en deuil, dont les longs voiles noirs semblent envelopper un éternel veuvage, après la messe basse de six heures et demie, au lieu de rentrer vite au logis, ont été musarder sous les platanes, concevez-vous cela ! sous les platanes du Cours, et sous prétexte de quelques emplettes ! Les deux demoiselles Bégand, deux vieilles filles incarcérables, ont été vues rôdant autour du Grand Hôtel, l'hôtel Manoury où sont descendus presque tous les officiers (un départ de touristes allemands avait laissé dix chambres

libres hier soir), une chance pour l'hôtel Manoury que d'avoir ces jeunes gens de la noblesse, et qui vont en faire de la dépense ! " De la noblesse, oui madame, car presque tous sont titrés, on me l'a dit à la fontaine, on l'a su par la cuisinière de Mme de Miriman-Lespare, qui le tient du valet de chambre de M. Boccané-Mousac, les Boccané-Mousac de Castelnaudary, qui viennent passer tous les étés à Asté, et connaissent sur le bout du doigt toute la noblesse de France et du Midi. Dès neuf heures, M. de Boccané était à l'hôtel pour vérifier les noms et contrôler les listes. "

A la nouvelle de l'arrivée ici d'un régiment, M. Bachelly, le directeur du casino, qui ne perd jamais la carte, n'a-t-il pas eu l'idée d'offrir aux officiers une représentation suivie d'un bal : le " Maître de Chapelle " et le " Piano de Berthe ", avec orangeade au buffet et lanternes vénitienues dans le parc, tout un tralala en l'honneur de l'armée, cette vaillante armée française qu'on ne saurait trop bien accueillir et acclamer au moment des départs pour la Chine et au lendemain du désastre de la " Framée "... Ces braves matelots des torpilleurs ! Quel malheur que Asté-les-Eaux ne soit pas un port de mer, ces héroïques marins ! C'est à eux qu'on en aurait fait un accueil, si Asté avait été une de leurs étapes au retour de Cherbourg et de Brest ! Arcachon n'aurait eu qu'à se bien tenir, les fêtes du 4 août n'auraient été que de la Saint-Jean auprès de celle que M. Bachelly aurait su pétrir en l'honneur de la flotte, mais Asté a la montagne et n'a pas l'Océan, on ne saurait tout avoir.

Un bal a donc été décidé et les invitations lancées aux officiers des deux escadrons, avec l'assentiment du maire ; mais encore fallait-il que l'on sût dans la société dans quels bras valseraient des demoiselles, on ne se commet pas avec le premier venu parce qu'il porte l'uniforme ! On est Française, mais monarchiste avant tout, et comme Mlle de Grault le déclarait encore, au dernier bal des pauvres, à ce cher vieux M. de Craibondy : " Inutile de me présenter des danseurs non tirés, je suis inamovible. "

Il fallait donc avant tout s'assurer des allian-

ces cavaliers : M. de Boucané-Mousac, ancien colonel des guides de l'impératrice, puis préfet de Compiègne, grosse fortune et réceptions suivies ; M. Bocané-Mousac, dont les bals sont, durant l'hiver le grand événement de Castelnau-dary (on y vient danser de Montpellier et de Toulouse) a été chargé de la mission délicate, lui seul pouvait le mener à bien, lui seul, et sa position, et son âge, et le tact exquis, qui font de ses salons le rendez-vous de toute la noblesse du Languedoc, tout le désignait pour cette minutieuse enquête de convenances mondaines et d'intérêts de caste ; et, maintenant, toutes les villas à pignons et tous les logis à blasons d'Asté-les-Eaux respirent : " Tu pourras danser ce soir, Jacqueline, à déclaré Mme de Grault à sa fille, ces jeunes gens sont nés ! " ajoutant in petto : " Si elle pouvait y pêcher un mari ! Voilà qui débarrasserait la maison ! " Car Jacqueline de Grault malgré son profil de vieille race-oh ! très vieille race, et ses vingt-cinq ans bien sonnés jusqu'ici n'attire pas précisément les partis. Dans le pays, tout ce qui porte un habit est évidemment flatté de faire un tour de valse avec une jeune fille qui parle couramment des Carman-Chimay, de Noailles, des Devonshire, est reçue à Bennétable et prononce " Uzès " comme il convient. Uzé, du bout des lèvres, et " Broglie " avec une gargouillade au fond de la gorge en mangeant le " glio ", mais là s'arrêtent les élan. Et, d'un unanime accord, à la même minute averties, toutes les bonnes mères en satin violet, mauve ou puce des vieilles familles d'Asté-les Eaux, ont dit, les unes à leur Simone, les autres à leur Corsande, ou Marie-Thérèse, ou Marie-Anne, ou Antoinette : " Ces jeunes gens sont nés, nous danserons ce soir, petite fille ! " et, du même pas, les bonnes ont été dépêchées, qui vers la couturière, qui vers le fleuriste : " Qu'on rafraîchisse la robe de mademoiselle, celle du dernier bal, des rubans neufs aux épaulettes, et des lilium roses chez Botard. "

Heureux officiers, encore ignorants du bonheur qui pour vous s'élabore, et encore inconséquents des plaisirs que pour vous on prépare, que de petits cœurs bien élevés, religieux et gourmés battent en ce moment la chamade en

songeant aux valses de ce soir ! Que de belles petites âmes imbues de préjugés, de principes et de révérences s'amolissent doucement à cette précise minute, en évoquant le bleu pâli de vos dolmans ! Lesquelles seront élues et laquelle ferez-vous comtesse, vicomtesse, marquise ou simplement baronne, parmi toutes ces petites Jacqueline, Marie-Thérèse, Marie-Anne et Simone du bal, orangeade au buffet et lanternes vénitiennes dans le parc, du nouveau casino.

En attendant, les dolmans bleu-ciel font les cent pas sur la promenade. Il est une heure, ces messieurs sortent de table, et rasés de frais, influencés par une digestion aimable, le sang aux joues, la lèvre en fleur, ils se cambrent, passent, repassent et paradent devant Asté échoué sur les bancs et monté pour eux des faubourgs : le Cours est dans la ville haute, et il a justement aujourd'hui musique sur le Cours.

L'orchestre du casino y donne aubade, une estrade de feuillage, très estampe de Saint-Aubin, se dresse en face des cafés. Que d'indigènes et de baigneurs ! toute la population afflue dans l'ombre des grands arbres les jours de musique et l'affluence aujourd'hui est double à cause des deux escadrons de passage ; la chaussée est envahie par les tables ; de simples cavaliers en tenue d'écurie, blouse et pantalon de treillis, y prennent leur gloria, mêlés aux autres consommateurs ; il y a là des robes de piqué blanc, des complets de flanelle rayée d'étrangers venus pour la cure ; des gilets rouges de guides et des vestes de drap vert de chasseurs d'hôtels ; les coiffeurs sont sur leur porte et les boutiquiers aussi ; les grisettes, par rangs de trois, font les cent pas et paradent devant les officiers, qui à leur tour, les dévisagent.

De chaque côté du Cours ce sont les maisons de l'ancienne bourgeoisie du pays, à un seul étage pour la plupart, mais très haut, les fenêtres à petits carreaux comme celles de Versailles avec l'amusante irrégularité des grands toits d'ardoise ; puis ce sont d'autres maisons à terrasses, rampes de fer ouvragé ou à balcons renflés à l'espagnole avec des retombées de vignes vierges ; et la foule circulant, lente et amusée entre ces vieux logis, ces uniformes, dans la

foule, ces tables de café, dehors comme au Palais-Royal, ces musiciens sur cette estrade les manches de leurs violons et de leurs contrebasses se profilant dans la verte transparence des ombrages, tout cela donne à cette allée un aspect tout à fait réjouissant d'estampe ancienne Saint-Aubin ou Debuicourt ; c'est sur des airs de menuet, de gavotte et de pavane que l'on devrait se promener ici, et pour ajouter à l'illusion, voilà que l'orchestre attaque le menuet de Boccherini.

Tout à coup un hourvari, un tumulte, des appels de trompes, des chevaux qui piaffent, qui hennissent et s'ébrouent en secouant leurs gourmettes, et, dans l'émoi de toutes les têtes levées, des consommateurs debout et des gars, en bérêt grimés sur les bancs, l'irruption au grand trot de trois mails ; le luxe imprévu d'une cargaison de robes claires, de jaquettes à carreaux, de casquettes d'auto et de grands feutres à la Morès haut juchés sur les plates-formes. La boutonnrière fleurie, de parfaits gentlemen conduisent ; les paniers sont ostensiblement garnis de bouteilles de champagne.

Intéressés par les volants de dentelles et les ombrelles blanches, messieurs les officiers regardent. Les trois mails font révolution, l'effet cherché est obtenu.

Le défilé fait trois fois le tour des platanes et vient s'arrêter sous le balcon des Boccané-Moussac ; ici exubérance de gestes, d'attitudes et de petits cris :

— Est-ce qu'Iséult est prête, et Gontran, nous les attendons, dites-leur de descendre.

C'est tout le lot des petites Jacqueline, des Simone, des Marie-Anne et des Marie-Thérèse de la haute société d'Asté qui en grande tenue vient se révéler aux valseurs du soir. Pour impressionner aimablement ces messieurs, on a battu le ban et l'arrière-ban dans les villas et les hôtels ; tout ce qui porte une particule a été convié, c'est tout l'armorial des Pyrénées, depuis Cambo jusqu'à Pézenas qui défile la parade de vant l'armée.

Mathieu de Grault, le cousin de Jacqueline conduit le premier mail ; le comte Petitot, le second ; un jeune inconnu le troisième, quelque

Grand d'Espagne débarqué de la veille, ou prince italien pour le moins. Il y a là, s'avamment mêlés à toutes ces demoiselles groupées en corbeille, le petit Crétiniau, baron de cet hiver ; le marquis Vérone, le duc des Allettes et le prince Dapala, de Grenade, maigre et blond, l'air d'un lad de Maisons ou d'un palefrenier de Londres, pourri de chic, Grec par sa mère, Espagnol par son père, jonction qui a dû se faire à Nice, et meli mêlée aux plus authentiques noms du Languedoc, toute la noblesse de Nice et de Biarritz, tables de jeux et tables d'hôte.

Et ces demoiselles se cambrent et ces messieurs arrondissent le dos, écartent les bras du corps, affectent des lourdeurs rechignées d'entraîneurs, se gonflent à des carrures d'homme sport et de cheval, il faut que ces officiers voient qu'ils sont du même monde, et la reconnaissance sera à moitié faite quand on se retrouvera au casino, ce soir. Quand on prononce avec le même gargarisme de la gorge "automobile", lawn-tennis", tattersall" et "foot-ball", on est du même bâtiment, et puis il y a la manière de se serrer la main en l'élevant brusquement à hauteur de son nez, pendant que tout le buste se déclanche comme pour une figure de vieille mazurke, et mis l'ineffable manière de ravaler les syllabes en gongorisant "Bjour, msieu, bjour, mdâme". On ne se trompe pas à des signes de noblesse aussi certains : il est vrai que, passé Toulouse, personne ne comprend plus et que déjà à Bordeaux l'on pouffe en attendant ces gargouillades !

"Adieu, m'sieur, adieu, m'dâme, à ce soir !" Ce sont toutes les petites Jacqueline, Marie-Anne, Simone, qui adressent leurs adieux aux Boccané-Moussac ; il faut bien que personne n'en ignore : "Au casino, ce soir ! Irez-vous au tennis, é cinq heures, chez Mme de Reverdy ?" Et ces messieurs rendent les rênes, les trois mails détalent ; au balcon, Mme de Mervé-Loris, la sœur de M. de Boccané, accorde des grâces surannés et charmantes de reine Amélie, en robe de moire gris-argent, voilée de dentelles noires. Délicieusement 1840 sous ses bandeaux poudrés, Mme de Mervé-Loris sourit à tout ce monde de son sourire d'aimable vieille... et toute cet e

jeunesse bien pensante et "foot ball" disparaît au tourmant de l'allée, ravie d'avoir fait ses Acacias, sa poussière et son "rafut" autour des platanes du Cours.

— Les dolmans bleus sont impressionnés. Nous sommes posés, déclare le jeune de Grault d'un ton péremptoire.

Si ces messieurs savaient que les mails sont loués, mais personne n'ira leur dire ; les de Grault sont la gloire d'Asté

"Si c'était un samedi, on les aurait pris pour Prudence", a beau instituer la receveuse des Postes avec une perfide allusion à la voiture du charlatan qui, les jours de marché, vient opérer sur les Cours et vendre, à fracas de cymbales, ses élixirs pour rages de dents et cors aux pieds, mais nul ne fait un sort à ses propos acrimonieux tout le monde sait qu'elle décachète les lettres et dépouille les correspondances la receveuse des Postes est suspecte à Asté.

Et puis, après tout, ce que fait là toute cette jeunesse est bien inoffensif. Ils jouent au tennis pour les autres, comme pour les autres ils s'étagent en mail et organisent des parties. Asté doit leur reconnaître. Qui, sans eux, amuserait la galerie ? Un peu niais, un peu radis de morgue et de grands airs inutiles, gonflés de prétentions à la haute vie et hautes allures, "law-tennis, chasse aux renards, tattersall, autom'bile", ils ne sont que ridicules.

Ce matin, la petite ville s'est éveillée dans une rumeur : deux escadrons de cavalerie, retour des grandes manœuvres, y sont arrivés dès l'aube.

JEAN LORRAIN.

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresse à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

LA CHOSE EST PROUVÉE.

Les affections de la gorge et des poumons seront guéries par le BAUME RHUMAL, le remède par excellence. 106

L'APPARENCE DE LA SANTE

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot anémie, qui veut dire tout simplement ; absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco Coloniale, boîte 588 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue Ste-Catherine.

AISÉ A TROUVER.

Si vous ressentez les atteintes de la gorge, si vous n'avez pas de BAUME RHUMAL, allez vite en chercher chez le Pharmacien. 107

RIEN A NEGLIGER

Souvent les maladies les plus graves résultent de petites affections négligées. Le rhume le plus endurci doit être soigné par le BAUME RHUMAL. 105

L'ENFANT PRODIGE

Dans une maison, mettons tierce,
Où l'on passe pour cuisinier,
Je fus — rapport à mon commerce —
Prié l'autre jour à dîner.

“ Je vous ménage une surprise,”
M'avait dit, en péroration,
Devant ma réponse indécise,
La maîtresse de la maison.

Je n'aime pas dîner en ville,
En général, pas même chez
La personne la plus civile
M'offrant les mets les mieux torchés.

Cependant, en voyant la moue
Que mon hôtesse me dardait,
J'acceptai. Du reste, j'avoue
Que “ la surprise ” me tentait.

Par ma foi, la chère fut bonne ;
Sans compter que je pris, par jeu,
Qu'est-ce donc encore ?... à la bonne :
A mon âge, on fait ce qu'on peut.

Lorsque ce fut fini de boire,
On se rua dans le salon.
Là, sans tarder, un “ servatoire ”
Imita Sahra dans “ l'Aiglon.”

L'Aiglon est un sport à la mode ;
Il n'est pas d'endroit, aujourd'hui,
Où quelqu'un ne vous l'accomode,
Mais plutôt à sa sauce, à lui.

Je fis tout d'abord mine grise
Et je regrettais mes pampas,
Pensant que c'était la surprise !...
Et bien non, ce ne l'était pas.

Un second chanta des romances,
Imitant Paulus, à son tour ;
De vrais chefs-d'œuvre de démence.
Comme on en chante dans ma cour

Las ! malgré les efforts sensibles
De la maîtresse de la maison,
Pour fuir ces minutes pénibles,
On serait sorti de prison.

Si bien que la noble assistance
Commençait à désespérer
De cette artistique pitance,
Quand, tout à coup, on vit entrer

Un petit être rachitique
Suivi par un vrai caïman,
Sorte de monstre apoplectique
Qui devait être sa maman.

Ce minuscule personnage
N'avait, paraît-il, que cinq ans,
Mais le triple sur son visage
Se lisait en traits éloquents.

“ Ah ! voilà bien, la surprise ! ”
Tout de suite je fus fixé
Sur son genre de marchandise.
Enfin, taut pis ! j'étais pincé.

On mit sous son petit derrière
De nombreuses partitions,
Pour qu'il fût, en quelque manière,
Haut comme la situation.

Et voilà, dans une accalmie,
L'affreux marmot au piano.
Pendant plus d'une heure et demie,
Il émietta du Gounod,

Du Massenet et du Delib s,
A faire grincer les cinq sens
Des plus endurants caraïbes ;
Il nous satura de Saint Saëns,

Il estropia nos oreilles
De déconcertants concertos
Plus sûrs que ne sont les oreilles...
J'en ai froid encor dans le dos.

Vous pensez si dans l'entourage
On fêta l'odieux moutard.
Moi, comme je mâchais ma rage,
Sa maman me prit à l'écart.

“ Que pensez-vous de mon prodige,
Me dit-elle. Est-ce pas, c'est fou ?...
— Oh oui ! madame, répondis-je.
A quelle heure le fouettez-vous ? ”

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

LE SEUL MOYEN.

Combattre la toux avec le BAUME RHUMAL est le seul moyen de guérir rapidement les affections de la gorge et de la poitrine qui provoquent la toux.

100



50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

* Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du RÉVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts: mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité: il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS.1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.La maison Morton, Phillips & Cie. possède le brevet
duGrand Livre à Feuilles Mobiles
(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment
Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens incalculables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine,

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

~~~~~  
**GUÉRISON GARANTIE**  
~~~~~

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur!

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

~~~~~  
**Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.**  
~~~~~

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL CANADA